

**Honeydripper**  
La récréation de Sayles  
*Honeydripper*, États-Unis 2007, 124 minutes

Sami Gnaba

Number 257, November–December 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45044ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gnaba, S. (2008). Review of [Honeydripper : la récréation de Sayles / *Honeydripper*, États-Unis 2007, 124 minutes]. *Séquences*, (257), 22–22.

## HONEYDRIPPER

### La récréation de Sayles

Hymne à la genèse du rock'n'roll et aux genres qui l'ont façonné, *Honeydripper* donne l'impression d'être répétitif dans sa facture sans jamais être trop redondant... un peu à l'instar du blues.

SAMI GNABA

Dans la région rurale et appauvrie d'Harmony, en Alabama, la corruption et la ségrégation sévissent impitoyablement. Tyrone Purvis, propriétaire déchu de l'impopulaire club Honeydripper, croule sous les dettes. Avec un mariage qui bat de l'aile, et devant l'éventuelle possibilité de perdre son bar, il est résolu à tout faire pour se remettre en selle. Profitant de la notoriété croissante d'un guitariste de la région, il l'engage pour un soir. Mais quand celui-ci ne se présente pas, il se tourne vers un jeune vagabond et musicien excentrique du nom de Sonny Blake, une sorte de croisement entre Chuck Berry et Bo Diddley.

Abandonné dans un monde dans lequel il se reconnaît de moins en moins, Tyrone Purvis est à la croisée des chemins. À vrai dire, il donne surtout l'impression d'être un homme prêt à tout pour retrouver sa dignité perdue. Et cela à n'importe quel prix. Il suffit de le voir s'affairer à ses petites escroqueries pour ressentir le poids du drame dans lequel il est en train de s'enliser.

Évitant le piège du misérabilisme, le réalisateur nous montre par l'entremise de son antihéros l'autre visage de l'Amérique, celui des oubliés qui essaient tant bien que mal de survivre en ces temps de capitalisme vorace. Lors de la scène où Purvis se fait refuser un crédit par son fournisseur d'alcool, Sayles nous exhortera à voir au-delà du désespoir représenté, en nous rappelant la cruelle vérité d'un monde de plus en plus marqué par la rupture et la dégradation des mœurs. En pleine mutation et errance idéologique, l'Amérique de Sayles a manifestement des comptes à rendre.

Dans son interprétation touchante d'un père de famille qui doit créer sa propre chance dans une Amérique clairement définie par le gain et la prospérité, Danny Glover s'en tire avec les honneurs. Largement dispersé sur le plan narratif, *Honeydripper* n'arrive pas toujours à concilier récit et personnages. En dehors du barman, incarné par le toujours impressionnant Charles S. Dutton (si souvent et tristement réduit à des seconds rôles), on arrive difficilement à croire aux personnages, ni à celui de la femme en quête de foi


religieuse, ni à ceux des cueilleurs de coton antagonistes, tous trop typés et unidimensionnels. De toute évidence, Sayles préfère nous servir les bons vieux clichés, comme celui du shérif raciste et corrompu, plutôt que de se risquer à poser les vraies questions.

### Honeydripper expose surtout une réflexion qui cherche désespérément les motifs à travers lesquels elle pourrait se valider.

Agrémenté d'une bande sonore couvrant un large éventail de musique américaine, allant du jazz jusqu'au blues en passant par le gospel, *Honeydripper* s'avère substantiellement plus intéressant d'un point de vue musical. Dans une certaine mesure, Sayles se dispense d'un commentaire social à proprement parler puisque à ses yeux cette musique (née dans les champs de coton) commande à elle-même tout ce qui ne pourrait jamais être dit sur la condition des Afro-Américains. Ici, le gospel et le blues se posent comme les voix médiatrices de toute une population prise en otage et opprimée. En dépit des divers thèmes auquel le film se frotte (le racisme, le chômage, la religion...), c'est cette exploration dramatique de la musique et plus particulièrement du blues — comme forme salutaire, mais aussi, et surtout, comme point de rupture entre le sacré et le profane — qui vient s'imposer comme le cœur même, l'assise de son récit. Un peu comme l'avait fait Wim Wenders dans son documentaire *The Soul of A Man*.

On est en droit de se le dire avec la plus grande franchise qui soit qu'on s'attendait à beaucoup plus de rigueur et de tranchant de l'auteur de *Lone Star*. Avec ce drame social baignant dans la lumière romantique du sud américain et les riffs mélancoliques du blues, John Sayles nous livre un film relativement mineur, une plainte impersonnelle. On a connu le cinéaste plus inspiré. Empreint de belles intentions (même prises dans un contexte social et politique actuels, elles sont toutes aussi pertinentes) *Honeydripper* expose surtout une réflexion qui cherche désespérément les motifs à travers lesquels elle pourrait se valider. Certes, on nous gratifie ici et là de beaux moments, tels ces envoûtantes performances musicales ou, encore, cette scène de Purvis évoquant fièrement ses ancêtres, mais à force de se complaire dans des scènes décoratives menant nulle part, le film se perd malencontreusement dans l'anecdotique.

### LES SUPPLÉMENTS

Bande-annonce originale et Galerie de publicités. 

■ États-Unis 2007, 124 minutes — Réal. : John Sayles — Scén. : John Sayles — Int. : Danny Glover, Lisa Gay Hamilton, Yaya DaCosta, Charles S. Dutton — Dist. : Séville.

